

ECHANGES MORTIFERES

Monique SELIM

De 1980 à 1984, une investigation ethnologique (1) a été menée dans le quartier Sevrin à Amiens, ancien bastion ouvrier et industriel de la ville. Ce quartier se présentait alors comme une sorte de cloaque social où subsistaient, à l'abri des regards indiscrets et dans un dénuement réel, environ 1 500 personnes.

Largement assistée, cette population ajoutait aux revenus de l'aide sociale ceux de la délinquance et de la récupération. Offrant une physionomie architecturale très particulière, faite de petites maisons de briques et de torchis alignées le long d'un réseau dense de canaux aux eaux polluées par les détritiques qui y étaient allégrement jetés, le quartier vivait refermé sur lui-même : la clôture était tant matérielle, sociale que symbolique.

Aujourd'hui ce quartier, qui a été le lieu d'une opération de réhabilitation aux étapes très contradictoires, a vu une partie de ses habitants se disperser ou plus simplement mourir sous les effets conjoints de ce qui se présente comme une logique endogène de "condamnation" globale. Les ancrages de cette représentation d'une "condamnation" rédhibitoire sont multiples. Parmi ceux-ci, ce qu'on désigne extérieurement comme l'"alcoolisme", apparaît central. Cette pratique - qui ne constituait en aucune manière un objet a priori de l'enquête - a retenu l'attention, en raison de son intrication profonde avec les rapports sociaux internes au quartier. C'est pourquoi on se propose ici de porter la réflexion sur quelques-uns de ses aspects qui lient la construction imaginaire de l'identité et de la position des acteurs dans la société, au fait de "boire", ou plutôt de "boire beaucoup".

On "boit" en effet énormément à Sevrin; cette habitude surprend dans un premier temps l'observateur qui, pénétrant au sein d'une maison dans la matinée, se voit offrir un verre de vin rouge. Il découvrira rapidement que, du lever au coucher, les bouteilles de vin ne quittent jamais la table ou encore le dessous de la table où on les dissimule parfois, que lorsqu'elles sont vides, elles sont immédiatement remplacées.

1) G. ALTHABE, B. LEGE, M. SELIM.- "Urbanisme et réhabilitation symbolique". Anthropos. 1984.

G. ALTHABE, C. MARCADET, M. de la PRADELLE, M. SELIM.- "Urbanisation et enjeux quotidiens". Anthropos. 1985.

L'alcool tient ici lieu d'aliment principal : des repas sont préparés pour les enfants, en conformité avec le sentiment moral d'un devoir auquel on se soustrait d'autant plus rarement qu'il est l'un des seuls qui puissent susciter l'opprobe sévère du voisinage.

Mais les adultes ont rarement faim, assouvis et rassasiés - pourrait-on dire - par l'alcool dont ils ne cessent de s'abreuver. On appelle d'ailleurs communément le vin rouge et la bière "beefsteak" et "escalope". Ces dénominations sont éloquentes en regard d'un contexte où la privation relève d'une mémoire héritée et inoubliable : chacun se rappelle qu'enfant il dût voler des pommes de terre dans les champs pour nourrir frères et soeurs; revenir les mains vides, c'était se voir fermer la porte de la maison.

L'abondance actuelle de l'alcool paraît donc s'ériger à un premier niveau en opposition avec la pénurie et l'indigence quotidienne dans laquelle on a grandi. Le peu d'argent dont on dispose présentement est consacré en priorité à l'achat de vin, comme si une telle consommation transformait brutalement de maigres ressources en spectacle illusoire d'opulence et de prospérité.

Parallèlement, cette consommation prend obscurément ses racines dans les habitudes antérieures de s'enivrer, pendant les moments de loisir que laissait l'activité laborieuse : l'ivresse sanctifiait ici, comme ailleurs, pour les générations des plus âgés, l'affranchissement quotidien et/ou hebdomadaire des contraintes de l'exploitation. L'exemple des aînés imprègne toujours les esprits et, dans l'usage abusif de l'alcool, on redécouvrirait à chaque instant le plaisir éphémère d'être libéré des obligations et de l'usure du travail.

On ne lésine donc jamais sur l'offre de vin : qu'un visiteur se trouve à en manquer et immédiatement un enfant sera envoyé à la petite épicerie la plus proche pour en acheter. Un verre ne saurait rester vide, bien qu'aucune demande ne soit formulée.

Que les visiteurs soient indéniablement toujours très nombreux au cours d'une journée est une autre caractéristique du champ social examiné. Maintenant très éloignés du travail salarié et en dehors de tout espace professionnel stable, les habitants vouent en effet la majeure partie de leur temps à ce qui - d'un point de vue exogène - serait dénommé "la sociabilité".

Ce phénomène de "sociabilité" est néanmoins plus complexe dans le cas présent que ce concept le laisserait entendre.

La résidence mêle et conjoint ici des domaines d'insertion qui sont, dans la conjoncture contemporaine dominante, géographiquement séparés : alliance et parenté, biologique ou de substitution, voisinage, ressources "informelles" etc ... se voient concentrés dans le microcosme du quartier, conférant à l'interconnaissance un rôle hégémonique. Les fonctions économiques assumées par les relations interpersonnelles sont essentielles : à travers de multiples services rendus aux uns et aux autres, un individu, totalement démuné, réussira à subvenir à ses besoins dans le quartier. Cette "économie de subsistance" est avant tout une économie de relations

qui ne se disent jamais comme telles mais, au contraire, puisent à maintes autres sources comme par exemple la parenté fictive, ou encore une "éthique de la misère".

Cette économie globale institue la suprématie de relations interindividuelles extrêmement denses et toujours réaffirmées. La sociabilité foisonnante qui règne dans le quartier n'est ainsi que l'expression de cette microstructure très singulière qui constitue la résidence en "totalité sociale", coupée de la société externe, du système productif et de ses normes.

Cette configuration est réglée fondamentalement sur un principe d'échange généralisé : échange de biens, de prestations, de sentiments, de partenaires, de place, etc ...

Accompagnant toutes ces manifestations de sociabilité, qui sont la principale, si ce n'est la seule occupation des habitants, l'alcool est, dans cet univers, délibérément omniprésent. Mais, de façon plus prégnante, il se donne à voir comme une métaphore de la forme prise par les rapports sociaux ou encore plus précisément comme une synthèse symbolique des échanges; offre, don, rétribution, dédommagement, ordinaire ou festif, duel ou collectif, l'alcool - vin ou exceptionnellement "mousseux" - s'insinue dans l'ensemble du tissu social, comme une aune différentielle de la modalité de la relation en jeu.

Aucune rencontre ne saurait se soustraire à la consommation d'alcool; ce serait, dans le cas contraire, synonyme d'un refus provateur de communication et, dans cette optique, d'une volonté de s'extraire de la sphère relationnelle et des échanges, aux contours multiples et indiscernables, qui sont à la base de la gestion de la vie de tout un chacun.

Cette analyse - si elle devait en rester là - tomberait néanmoins aisément sous les critiques d'un romantisme ethnographique par trop simplificateur. L'alcool n'est en effet pas la Kula et la population du quartier Sevrin - si elle se laisse facilement décrire en "tribu de pauvres", image dans laquelle elle produit par ailleurs son identité - ne saurait être appréhendée au plan épistémologique comme un isolat social. La consommation d'alcool revêt donc pour les habitants une signification sociale décisive qui imprègne tant les parcours individuels que l'édification de ce groupe social en "communauté imaginaire".

L'alcoolisme est une des pratiques déterminantes où se noue l'interaction avec la société extérieure et où se dévoilent ses enjeux. Quartier de longue date maudit pour la "misère" ouvrière dont il était le gîte, Sevrin a vu évoluer la stigmatisation qui pèse sur lui, sans pourtant que son intensité s'en voie affaiblie : il était perçu dans la ville - au moment de l'enquête - comme un repère de "criminels" et de "bandits", fréquenté entre autres par des meutes de chiens errants et affamés ...

Les représentations de la population témoignent de l'importance de cette exclusion symbolique qui vient renforcer une exclusion sociale effective. L'identité des habitants se construit en effet autour de ce procès d'exclusion général qui vise en premier lieu un territoire

historiquement très chargé; s'identifiant à ce territoire qui serait, par vocation et de tous temps, l'asile des "gueux", les acteurs associent, selon une nécessité radicale, leur propre position sociale à leur inscription résidentielle dans une conception quasi-ontologique d'une "misère" irréfragable et indépassable.

Une "mythologie" indigène se met en scène en réponse à l'illégitimité sociale de la population, subsistant de l'assistance étatique et dans l'illégalité : Sevrin serait le refuge "naturel" et "intemporel" de ceux qui seraient condamnés à être au plus bas de l'échelle sociale. Bannis d'une société dans laquelle compétitions, hiérarchies et promotions sont des usages régulateurs, ils célébreraient - soudés par leur destin commun - des valeurs "d'humanité" perdues : l'ascension devient un interdit et la déchéance revêt, dans ce contexte, une dimension ambivalente dont une des directions est l'aura nouvelle dont elle se voit parée dans l'imaginaire.

Mais, corollairement, cette déchéance dans laquelle se forge et s'érige la cohésion d'un corps social organique ne saurait abolir la négativité dont elle est intrinséquement porteuse. C'est au coeur de cet accord amphibologique que l'alcoolisme prend sens.

Si la population lutte énergiquement contre l'ensemble des accusations dont elle est la cible, l'alcoolisme se présente, en effet, comme le seul terrain sur lequel elle accrédite le stigmatisme qui pèse sur elle. Dans le quartier, on entend souvent dire sur un ton critique : "les moeurs ici, c'est la boisson"; "A Sevrin tout le monde boit"; "Ici y a que ça qui compte, on chuche tous" ...

Les acteurs entérinent dans ce domaine, avec une désespérance tragique, le blâme qui les frappe : ils adhèrent alors aux critères extérieurs de jugement et se contemplent impitoyablement.

Cette opinion transparaît dans des distinctions ténues qui s'expriment au fil des conversations : chacun se mesure sans grande conviction à l'un de ses voisins qu'il accuse de boire exagérément et de vivre dans l'infamie. Dans son discours, il se sépare de ce dernier. Ces tentatives de différenciation restent précaires et passagères, personne n'en est dupe et elles n'influent pas sur les relations concrètes.

L'alcoolisme scelle profondément l'appartenance des habitants à une même collectivité : il est l'autre versant du processus de déchéance et d'enfermement dans la reproduction d'une condition "miserable", que le groupe exalte au plan idéal et qui donne matière à des diatribes passionnées.

L'indignité que véhicule l'alcoolisme apparaît dans cette optique, au sens propre du terme "sociale" : c'est une marque centrale du statut et de la position occupée dans les stratifications de la société : il corrobore de façon cruelle la conscience qu'ont les acteurs d'être tombés dans un "abîme social", ce marais qu'est Sevrin, géographiquement le point le plus bas de la ville.

Etroitement associé dans les mentalités à la "Misère", il est de surcroît concrètement vécu comme une attitude héritée et transmise de génération en génération, attitude qui fait alors "corps" avec le classement auquel on a été assigné, et duquel il serait chimérique de tenter de se dégager.

Signe indélébile d'exclusion sociale, signe puissant de reconnaissance, l'alcoolisme contribue à façonner au sein du quartier une unité symbolique qui, en cette matière, se bâtit dans l'abjection, tant personnelle que collective. On le désigne alors pudiquement par des gestes ou des locutions floues : "ça"; on le nomme rarement. On boit souvent jusqu'à l'inconscience, comportement qui est estimé comme un exploit et qui suscite l'émulation. La quantité d'alcool absorbée donne lieu à des surenchères périlleuses qui peuvent entraîner des états comateux.

Dans leurs "manières de boire", les habitants semblent fascinés par l'oubli et la perte de soi, et finalement par un avilissement dans lequel ils éprouvent positivement leur consensus; lorsque l'abandon atteint son sommet dans des scènes de débauche collective et que les individus se retrouvent privés de la maîtrise de leurs fonctions biologiques, la dégradation personnelle est insoutenable et, dans son exhibition partagée, elle exhume et arbore aux yeux de tous l'état social de groupe : survivant à l'aide d'un passé mythique et éblouis par leur absence d'avenir, les acteurs, hypnotisés par leur ignominie, s'épuisent dans une consommation effrénée d'alcool dont la finalité les réassure collectivement du terme d'une destinée commune, de l'arrêt sans appel de trajectoires qui ont "échoué" dans le quartier : on ne quitte en effet que très rarement Sevrin, qui se présente comme la dernière étape d'un itinéraire "descendant".

Ainsi, de l'aveu même des habitants, on meurt beaucoup de "ça" à Sevrin : cirrhoses du foie qui achèvent la vie à 50, 55 ans. On fait une quête "traditionnelle" lors d'un tel événement et on évoque sans commentaires ces disparitions brutales. On rattache d'ailleurs facilement des états maladifs divers ou des "accidents" - comme glisser dans un canal en remplissant un seau d'eau à la fontaine - à un excès d'alcool. On ne s'en plaint pas et on attend d'être guéri "spontanément" ou plus simplement de "disparaître".

A un niveau supérieur, l'alcoolisme cimente donc - dans la vie et dans la mort - "l'entre soi" des habitants, fondé sur leur expulsion des hiérarchies instituées et de façon plus sensible, sur le franchissement sans retour de frontières acceptées : la communauté résidentielle est ainsi submergée par une négativité qui s'avère la seule matrice où son existence puisse s'affirmer pleinement.

A un niveau inférieur, l'alcoolisme exacerbe les discordes, aussi fugitives que fréquentes, envenime les différends, et les rixes prennent vite des proportions considérables. Sous l'empire de l'alcool, on tue d'autant plus aisément qu'inintentionnellement : la mort survient sous l'effet du hasard, de coups fortuits, dans des bagarres dont on a oublié la raison; ces raisons ont souvent été minimales : les individus montrent en effet une vulnérabilité extrême à l'humiliation. Ils répondent instantanément à ce qu'ils ressentent comme une injure. Ces conduites qui renvoient encore à la négation sociale dont elles découlent en partie

provoquent des échaffourées aussi innombrables qu'imprévisibles et dangereuses.

La prison attend le meurtrier inconscient et bouleversé : accusé de crime, sans jamais l'avoir réellement voulu, il se débattrait pour le reste de ses jours avec cette imputation, sans pouvoir lui-même trancher de ses actes, lors d'un moment d'effondrement. Ainsi un vieil homme, qui fut incarcéré douze ans pour le meurtre de sa compagne, hésitait encore lorsqu'il racontait cet "incident" : il était tellement "saoul"... Néanmoins il avait purgé sa peine et se percevait ainsi "lavé" de cette sombre histoire à laquelle il ne supportait pas la moindre allusion de la part de ses voisins.

Vivre à Sevrin, être "infortuné", issu d'une lignée dévastée de "parias", "boire" ne sont ainsi que des facettes différentes d'une même réalité dont l'emblème serait la "condamnation" sociale; ainsi naît-on avec des "convulsions" qu'on croit engendrées par l'alcoolisme des parents ou encore, selon une équivalence éprouvée, par la "misère", cette catégorie qui résume à elle seule l'ensemble de la vision qu'on s'est forgée de sa vie et de celle de ses congénères.

Ces "convulsions" sont l'empreinte indélébile d'un "décret social" qui fixe à chacun sa "place". Dans ce contexte, il apparaît très difficile d'échapper à cette "place" et on comprend aisément que, pour s'arracher à la "communauté" qui entoure et enlace si étroitement chacun de ses membres, il faille faire des efforts extraordinaires : parmi ceux-ci, rompre avec la boisson se présente comme un des premiers, dans la mesure où il est, à lui seul, le symptôme insigne de la volonté d'une autre situation. Ainsi, ne plus "boire", fuir le quartier, intégrer un itinéraire ascensionnel, s'inscrire dans le travail salarié vont-ils de pair.

Face à l'un de leurs voisins qui paraît animé de telles velléités, les habitants ne s'y trompent pas : ils désapprouvent ostensiblement le refus d'une convivialité qui se ressourcement continuellement dans l'échange d'alcool, dénonçant la "dépression" inquiétante et la "solitude" nuisible de celui qui témoigne d'une séparation progressive avec le groupe. Railleries et sollicitations diverses alterneront pour faire céder le récalcitrant qui offre la figure d'une sorte de "trahison sociale" : ne plus boire reviendrait en effet à souhaiter une promotion, le plus souvent symbolique, et, par là même, à transgresser les règles de formation du groupe, replié sur une répétition sociale à la fois chaleureuse et léthale.

Peu d'habitants se sentent, de fait, prêts à affronter une telle réprobation collective, et ce, d'autant moins qu'ils sont peu sûrs de réussir dans ce monde extérieur antinomique auquel ils sont si peu préparés, s'y présentant désarmés et "salis" par l'alcool.

Dans tous les cas, thème obsédant de discours pléthoriques, l'alcool insère notamment dans les méandres d'une répulsion ambiguë : d'un côté, la collectivité résidentielle - imbibée de boissons alcoolisées - proclame dans un défi funèbre la honte d'elle-même qui l'assaille et qu'elle transmue en titre de gloire destructeur; "faut pas avoir honte" entend-on rituellement tandis que la honte étouffe dans le même moment le locuteur. De l'autre des acteurs chancelants s'évertuent d'afficher face à l'alcool

un dégoût physique et de rejeter au plus loin cette partie sociale d'eux-mêmes dans laquelle ils discernent le socle immuable de leur existence.

Au coeur de toute visée ascensionnelle qu'il est supposé pouvoir déchirer subrepticement et faire avorter, l'alcool est donc doté, dans les conceptions endogènes, d'une efficacité redoutable. Son influence serait prépondérante et à la fois d'autant plus diffuse qu'elle se répandrait dans tous les domaines de la vie personnelle. Lutter contre une telle force fantomatique et englobante s'apparenterait à une errance angoissante, balisée par les repères très contradictoires et définitivement flous de "l'indignité" et de la "dignité" : le groupe retire en effet malencontreusement sa "dignité", de "l'indignité" dans laquelle il s'enlise sous l'effet d'une attirance quotidienne indomptable.

Ajoutons, pour conclure, que ces quelques notes sur une "façon de boire" ne sauraient être isolées de la configuration locale très spécifique dont elles proviennent. Bien que représentative des fractions sociales les plus "défavorisées", la population étudiée, à la marge de la modernité, présentait néanmoins un visage original résultant de son enracinement dans les délabrements d'un centre de l'industrialisation du XIXème siècle.

Le fait qu'environ la moitié des habitants soient nés dans le quartier dans les usines duquel leurs parents avaient travaillé, que d'autre part une endogamie importante régnât, nourrissaient concrètement cet enracinement qui prenait alors la forme d'"attaches" globales.

Etre "lié" au quartier, c'était être aussi littéralement "enchaîné" à l'alcool et "esclave" d'une micro-histoire toujours réinventée.

Néanmoins ces observations ne sauraient qu'être enrichies par leur participation à une réflexion comparative, apte tout à la fois à les relativiser et à leur conférer une portée plus "générale".

Monique SELIM

ORSTOM

ERAUI-EHESS

condition d'avoir de l'argent ou de s'endetter. L'ivresse contribua à déstructurer et à paupériser une société d'opprimés.

La boisson continue d'assurer dans de nombreuses communautés la fonction de catharsis et d'exutoire qu'elle avait dans les sociétés préhispaniques, sans désocialiser l'individu.

DRINKS AND DRUNKENNESS IN THE MESOAMERICAN, TRADITIONAL SOCIETIES (FROM THE AZTECS TO THE PRESENT DAY)

The author studies the significance of drinks and drunkenness in the mesoamerican societies. He compares two radically different historical situations. In the prehispanic societies, the Aztec state established very repressive, strict regulations for the young men and active men with some alleviation, invariably anticipated, in order to channel social tensions.

With colonization and mercantile affairs, alcohol was within everyone's reach, on the condition that he had money or that he got himself into debt. Drunkenness contributed to destructuring and pauperizing a society of oppressed people.

The drink in many communities continues to have the function of catharsis and release which it had in the prehispanic societies without desocializing the individual.

Monique SELIM

ECHANGES MORTIFERES

Une investigation ethnologique a été menée dans le quartier Sevrin à Amiens, ancien bastion ouvrier et industriel de la ville. Ce quartier, qui a été le lieu d'une opération de réhabilitation aux étapes très contradictoires, a vu une partie de ses habitants se disperser ou plus simplement mourir sous les effets conjoints de ce qui se présente comme une logique endogène de "condamnation" globale. Parmi ceux-ci, ce qu'on désigne extérieurement comme l'"alcoolisme" apparaît central. On se propose ici de porter la réflexion sur quelques-uns des aspects qui lient la construction imaginaire de l'identité et de la position des acteurs dans la société, au fait de "boire", ou plutôt de "boire beaucoup".

MORTIFYING EXCHANGES

An ethnological investigation has been carried out in the Sevrin district at Amiens, a former industrial, working-class stronghold of the town. This district, which has been the scene of a rehabilitation operation, with very contradictory stages, has seen one part of its inhabitants disperse or quite simply die under the joint effects of what is presented as an endogenous logic of global "condemnation".

Among them what is known as alcoholism appears to be a central one. Here, we want to think over some of the aspects which link the imaginary invention of identity and the position of actors in society to "drinking" or rather to "drinking too much".

CAHIERS DE SOCIOLOGIE ECONOMIQUE ET CULTURELLE

ISSN 0761 - 9871

B 27461

Ethnopsychologie



A L'OUEST, A L'EST, L'EUROPE EN MOUVEMENT.

- De l'utilité de la psychologie des peuples pour la réalisation de l'union européenne Georges PEYRONNET
- Vers une grande Europe socio-économique de la mer ?..... André VIGARIE
- La grande surprise de la perestroïka: conflits nationaux et ethniques en Union Soviétique Vladimir KOVALENKO
- Le monde européen vu par l'Empire du Milieu ... Chen YAN

UN NOUVEAU DOMAINE DE L'ANTHROPOLOGIE: LE BOIRE

- Le chang ou bière de l'alliance Pascale DOLLFUS
- Boisson et ivresse dans les sociétés traditionnelles mesoaméricaines (des Aztèques à nos jours) Jesus F. GARCIA-RUIZ
- Echanges mortifères Monique SELIM
- L'être humain dessiné par les écoliers japonais de sept à douze ans Saburo IWAWAKI et Michel VANDEWIELE
- Variations du jugement esthétique chez les bilingues hispano-français Maurice RIGUET
- De l'autocannibalisme différé chez les Nivx Laurence DELABY
- Chronique de disques et de livres..... Edith WEBER

Lectures

C.E.D.I.D. - ORSTOM



12. Décembre 1989

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 27461 ex 1

Cpte : B

REVUE INTERNATIONALE

PL 225

INSTITUT HAVRAIS DE SOCIOLOGIE ECONOMIQUE ET DE PSYCHOLOGIE DES PEUPLES